

DIVERS FRAGMENTS DU TEXTE

Nathan le Sage

G.E. Lessing

Extrait 1 : Le marchand juif de retour de voyage

1^{er} acte

DAJA

O Nathan, quels tourments, quels tourments vous auriez endurés pendant ce temps ! Votre maison...

NATHAN

A brûlé. On me l'a dit. - Dieu veuille qu'on m'ait déjà tout dit !

DAJA

Pour un peu, elle brûlait entièrement.

NATHAN

Dans ce cas, Daja, nous en aurions construit une neuve ; plus commode.

DAJA

Certes ! - Mais il s'en est fallu d'un cheveu que *Recha* brûle avec.

NATHAN

Brûlé ? Qui ? Ma *Recha* ? Elle ? — Ça, on ne me l'a pas dit. — Eh bien, dans ce cas, je n'aurais plus besoin de maison. — D'un cheveu ! — Ah, pour sûr, c'est chose faite ! Elle a vraiment brûlé ! — Avoue ! Mais avoue donc ! — Tue-moi ! Ne me torture pas plus longtemps. — Oui, elle est morte.

DAJA

Si elle l'était, est-ce moi qui vous l'apprendrais ?

NATHAN

Pourquoi me faire une telle frayeur, alors ? – O *Recha* ! O ma *Recha*!

[...]

DAJA

Ce matin, elle est restée un long moment étendue, les yeux clos, comme morte. Soudain, elle s'est dressée en criant : «Écoute ! Écoute! Ce sont les chameaux de mon père ! Écoute ! Sa douce voix, c'est elle !» — Puis ses yeux se sont refermés ; et sa tête, privée de l'appui de son bras, s'est effondrée sur l'oreiller. — Moi, je cours à la porte. Et là : vous arriviez ! C'était bien vous ! — Où est le miracle ? son âme toute entière n'avait cessé d'être avec vous — et avec lui. —

NATHAN

Avec lui ? Avec quel lui ?

DAJA

Avec celui qui l'a sauvée des flammes.

NATHAN

Qui était-ce ? Qui ? — Où est-il ? Qui a sauvé ma Recha ? Qui ?

DAJA

Un jeune templier qu'on avait amené captif quelques jours plus tôt et que Saladin avait gracié.

NATHAN

Quoi ? Un templier à qui le sultan Saladin a laissé la vie ? Fallait-il donc rien moins qu'un tel miracle pour sauver Recha ? Dieu !

Extrait 2 : Le templier et le moine

Acte 1 scène 5

LE TEMPLIER

Le Patriarche, disiez-vous...

LE FRERE

Sait très exactement et très assurément où, comment, avec quelles forces et de quel côté Saladin ouvrira sa campagne, au cas où les combats reprendraient vraiment.

LE TEMPLIER

Il sait cela ?

LE FRERE

Oui, et il voudrait le faire savoir au roi Philippe, pour qu'il puisse évaluer à peu près si le danger est redoutable au point de rétablir coûte que coûte avec Saladin l'armistice que votre Ordre a déjà si vaillamment rompu.

LE TEMPLIER

Quel patriarche ! — Voyez ça ! Le cher brave homme veut faire de moi, non pas un vulgaire messenger - mais un espion. Dites à votre Patriarche, bon frère, que, pour autant que vous puissiez me sonder, ce ne serait pas mon affaire. — Que je dois encore me considérer comme captif et que l'unique vocation des templiers est de jouer du sabre, non de faire du renseignement.

LE FRERE

Je m'en doutais ! — Loin de moi l'idée d'en faire reproche à Monsieur. — Mais il y a mieux. - Le Patriarche est parvenu à savoir le nom de la forteresse du Liban où sont entreposées les sommes énormes, avec lesquelles le prudent père de Saladin paie l'armée et finance les préparatifs de guerre. De temps en temps, Saladin se rend à cette forteresse par des chemins détournés et presque sans escorte. — Vous voyez ce que je veux dire ?

LE TEMPLIER

Absolument pas !

LE FRERE

Quoi de plus facile alors que de s'emparer du Sultan et de l'expédier dans l'autre monde ? — Vous frémissez ? - Oh, quelques pieux maronites se sont déjà offerts pour tenter le coup, à condition qu'un brave accepte de les conduire.

LE TEMPLIER

Et là encore, le Patriarche me verrait assez dans le rôle de ce brave ?

LE FRERE

Selon lui, c'est depuis Ptolémaïs que le roi Philippe pourrait le mieux prêter main-forte.

LE TEMPLIER

A moi ? A moi, frère ? A moi ? Vous n'avez pas entendu ? Ne venez-vous pas d'entendre quelle obligation j'ai envers Saladin ?

LE FRERE

J'ai parfaitement entendu.

LE TEMPLIER

Et cependant ?

LE FRERE

Oui - pense le Patriarche - tout cela est très bien ; mais Dieu et l'Ordre...

LE TEMPLIER

N'y changent rien ! Ne me commandent pas une vilénie.

LE FRERE

Certes non ! Seulement - pense le Patriarche – ce qui est vilénie devant les hommes ne l'est pas nécessairement devant Dieu.

LE TEMPLIER

Je devrais ma vie à Saladin et je lui ravirais la sienne ?

LE FRERE

Fi - Saladin - pense le Patriarche - n'en reste pas moins un ennemi de la chrétienté, qui ne saurait acquérir aucun droit à être votre ami.

Extrait 3 : Le sultan et sa sœur parlent de Nathan

Acte 2 scène 3

SALADIN

Je sais à peine de qui il s'agit ; c'est la première fois aujourd'hui que j'entends parler de votre juif, de votre Nathan.

SITTAH

Est-il possible que tu ignores l'existence d'un homme dont on dit qu'il a exploré les tombeaux de Salomon et de David, et qu'il sait une formule secrète qui en ouvre les sceaux ? C'est d'eux qu'il exhumerait de temps à autre ces immenses richesses, qui ne sauraient avoir d'autre source.

SALADIN

Si cet homme doit sa richesse à des tombeaux, ce n'est certainement pas à ceux de Salomon ou de David. Ce sont des fous qui sont enterrés là !

SITTAH

Ou des scélérats ! - Aussi la source de sa richesse est-elle bien plus féconde, bien plus inépuisable qu'un tombeau rempli par Mammon.

SALADIN

De fait, j'ai entendu dire qu'il fait du commerce.

SITTAH

Ses mules hantent toutes les routes, sillonnent tous les déserts, ses vaisseaux mouillent dans tous les ports. Al-Hafi en personne me l'a dit il y a bien longtemps, et il soulignait, plein d'enthousiasme, avec quelle grandeur et quelle noblesse son ami fait usage de ce qu'il n'estime pas humiliant d'avoir acquis par son ardeur et son intelligence ; combien son esprit est libre de préjugés, son cœur ouvert à toute vertu, en accord avec toute beauté.

SALADIN

A l'instant, pourtant, Al-Hafi parlait de lui en termes si hésitants, si froids.

SITTAH

Froids, non : embarrassés. Comme s'il jugeait dangereux de le louer, et qu'il ne voulait pas non plus le blâmer injustement. - Ou bien serait-ce vraiment que même le meilleur parmi son peuple ne peut pas tout à fait échapper à son peuple ? qu'à cet égard Al-Hafi aurait vraiment à rougir de son ami ? — Ma foi, c'est son affaire ! — Que le juif soit plus ou moins juif, s'il est riche, cela nous suffit !

SALADIN

Tu ne veux tout de même pas lui prendre son bien par la force, ma sœur ?

SITTAH

Qu'entends-tu par "la force" ? Par le fer et par le feu ? Non, non ! De quelle autre force est-il besoin, avec les faibles, que leur faiblesse ? - Pour l'heure, viens avec moi dans mon harem, entendre une chanteuse que j'ai achetée hier. Pendant ce temps, peut-être mûrira en moi une idée qui me vient au sujet de ce Nathan. — Viens !

Extrait 4 : La fille du juif et le templier

Acte 3 scène 2

RECHA

sursaute, se ressaisit et veut tomber à ses pieds.
C'est lui ! - Mon sauveur, ah !

LE TEMPLIER

C'est pour éviter cela que j'ai tant tardé à me montrer, et voilà que -

RECHA

Aux pieds de cet homme fier, c'est Dieu seul et non l'homme qu'une fois encore je veux remercier. L'homme ne veut pas de remerciements, il en veut aussi peu que n'en veut le seau d'eau qui s'est montré si actif à éteindre le feu. Celui-là s'est laissé emplir, s'est laissé vider, comme ça, tout bêtement. L'homme aussi, tout bêtement, s'est trouvé jeté dans la fournaise. Par hasard je suis tombée dans ses bras, par hasard j'y suis restée, comme une étincelle sur son manteau, jusqu'à ce que je ne sais quoi nous jette tous les deux hors de la fournaise. - y a-t-il là matière à remerciements ? - En Europe, le vin pousse à bien d'autres exploits. - Les templiers sont forcés d'agir ainsi, forcés comme des chiens supérieurement dressés, d'aller tirer les gens du feu aussi bien que de l'eau.

LE TEMPLIER

qui l'a observée tout ce temps avec stupeur et inquiétude.

Oh, Daja, Daja ! S'il est vrai qu'à certains moments de chagrin et de bile, mon humeur s'en est prise à toi, fallait-il lui rapporter chaque folie échappée à ma langue ? C'était pousser trop loin la vengeance, Daja ! Je t'en prie, sois désormais pour moi un meilleur avocat auprès d'elle.

DAJA

Je ne pense pas, Chevalier, que ces petites pointes lancées contre son cœur vous y aient fait beaucoup de tort.

RECHA

Quoi ? Vous aviez des chagrins ? Des chagrins dont vous étiez plus avare que de votre vie ?

LE TEMPLIER

Douce et noble enfant ! - Mon âme est partagée entre mes yeux et mes oreilles ! — Ce n'est pas là la jeune fille, non, non, ce n'est pas elle que j'ai tirée du feu. — Qui l'aurait connue sans aller la tirer du feu ? Qui m'aurait attendu ? — Sans doute — défigurée — par l'effroi —

Silence. Il la regarde, comme perdu dans sa contemplation.

RECHA

Moi, je vous retrouve tel quel. (*Même jeu, jusqu'au moment où elle poursuit, pour le tirer de sa stupeur.*) Eh bien, Chevalier, dites-nous donc où vous étiez, tout ce temps ? Je pourrais presque dire : où vous êtes encore ?

LE TEMPLIER

Je suis — où je ne devrais sans doute pas être. -

Extrait 5 : Le récit de la bague

Acte 3 scènes 5 à 7

NATHAN

Ordonne, Sultan.

SALADIN

Je réclame ton enseignement sur tout autre chose, tout autre chose. -
Puisque tu es sage, dis-moi donc — quelle foi, quelle loi t'a semblé la
plus lumineuse ?

NATHAN

Sultan, je suis un juif.

SALADIN

Et moi, un musulman. Entre nous : le chrétien. — De ces trois religions, une seule peut être la vraie. — Un homme comme toi ne reste pas fixé là où le hasard de la naissance l'a jeté ; ou bien, s'il y reste, c'est après examen, par raison, par choix. Eh bien ! Livre-moi les fruits de ton examen. Fais-moi entendre les raisons que je n'ai pas eu le temps de creuser moi-même. Fais-moi savoir — en confiance, s'entend — le choix que ces raisons ont déterminé, et je le ferai mien. — Quoi ? tu hésites ? Tu me pèses du regard ? — Il se peut bien que je sois le premier sultan à qui vient une pareille lubie, encore qu'elle ne me semble pas si indigne, après tout, d'un sultan. — Non ? — Alors, parle ! explique-toi ! — Ou bien veux-tu un instant pour réfléchir ? Je te l'accorde. — *(Est-ce qu'elle écoute ? Je m'en vais la surprendre, je veux savoir si je m'en suis bien tiré.)* — Réfléchis ! Mais vite ! Je ne tarderai pas à revenir.

[...]

NATHAN

Jadis vivait en Orient un homme qu'une main aimée avait mis en possession d'une bague d'une valeur inestimable. La pierre était une opale qui chatoyait de mille couleurs et avait la secrète vertu de rendre agréable à Dieu et aux hommes quiconque la portait avec cette certitude. Quoi d'étonnant à ce que notre homme d'Orient ne s'en séparât jamais et qu'il prît des dispositions pour la conserver éternellement à sa maison ? Voilà ce qu'il fit. Il légua la bague à celui de ses fils qu'il aimait le plus et stipula que ce dernier la laisserait à son tour à son fils le plus aimé, et que perpétuellement le fils le plus aimé deviendrait, sans considération de naissance, par la seule vertu de la bague, le chef, le prince de la maison. — Comprends-moi, Sultan.

SALADIN

Je te comprends. Continue !

NATHAN

Ainsi transmise de fils en fils, la bague finit un jour par échoir au père de trois garçons qui tous trois lui témoignaient une égale obéissance, qu'il ne pouvait donc pas ne pas aimer tous trois d'un amour égal. Parfois seulement, quand l'un d'entre eux — tantôt le premier, tantôt le second, tantôt le troisième — se trouvait seul avec lui et que les deux autres ne partageaient pas les effusions de son cœur, celui-là lui semblait plus digne de la bague, qu'il eut alors la pieuse faiblesse de la promettre à chacun. Les choses durèrent ce qu'elles durèrent. — Vient l'heure de mourir et le bon père se trouve dans l'embarras. Il souffre d'avoir à léser deux de ses fils qui s'en remettent à sa parole. — Que faire ? — Il envoie en secret chez un artiste, auquel il commande deux bagues sur le modèle de la sienne, avec ordre de ne ménager ni peine ni argent pour les faire en tous points semblables à celle-ci. L'artiste y réussit. Il apporte les bagues au père, qui est alors incapable de distinguer l'originale. Tout joyeux, il convoque ses fils chacun séparément, donne à chacun séparément sa bénédiction — et sa bague, — et il meurt. Tu écoutes, Sultan ?

SALADIN *qui, troublé, s'est détourné.*

J'écoute, j'écoute ! - Hâte-toi d'arriver à la fin de ton histoire

NATHAN

J'en ai presque fini. La suite se conçoit d'elle-même. — À peine le père est-il mort que chacun arrive avec sa bague et prétend devenir le prince de la maison. On enquête, on dispute, on accuse. En vain : impossible de prouver quelle est la vraie bague. — (*Après un silence, au cours duquel il attend la réaction du Sultan*). — Presque aussi impossible que pour nous aujourd'hui — la vraie foi.

SALADIN

Quoi ? C'est là ta réponse à ma question ?

NATHAN

Mon excuse, du moins, si je ne me risque pas à distinguer les bagues, que le père avait fait exécuter précisément pour qu'on ne puisse pas les distinguer.

SALADIN

Les bagues ! — Ne joue pas avec moi ! — J'estime que les trois religions que je t'ai nommées peuvent parfaitement être distinguées, jusque dans le vêtement, le boire et le manger !

NATHAN

Mais pas du point de vue de leurs fondements. — Les trois, en effet, se fondent sur la tradition historique, écrite ou orale ! — Et l'histoire, n'est-ce pas, ne peut être crue que sur la bonne foi de celui qui la transmet ? — Or, de qui met-on le moins en doute la bonne foi ? Des siens, n'est-ce pas ? De ceux de notre sang ? De ceux qui depuis l'enfance nous ont donné des preuves de leur amour ? qui ne nous ont jamais trompés que là où il nous était plus profitable d'être trompés ? — Comment pourrais-je croire mes pères moins que toi les tiens ? ou inversement. — Pourrais-je exiger de toi que tu accuses tes ancêtres de mensonges, pour ne pas contredire les miens ? ou inversement. — La même chose vaut pour les chrétiens. Non ?